qu'on nomme l'*aviation*, c'est-à-dire dans celle des appareils qui, à l'exemple de l'oiseau, veulent se soutenir et progresser par le seul effort mécanique... Les générateurs de force qui auront à produire et à maintenir longtemps les efforts considérables nécessaires pour soutenir et faire progresser l'appareil aérien devront être plus puissants et plus légers encore que ceux que réclament les ballons... Peut-être l'avenir verra-t-il les deux grandes formes de la navigation aérienne employées concurremment, suivant les circonstances. Je serais, pour mon compte, tout à fait porté à le croire... Malgré la difficulté du problème, la conquête de l'atmosphère ne demandera pas un temps comparable à celui que l'homme a employé à réaliser celle de la mer... Le vingtième siècle verra réalisées les grandes applications de la navigation aérienne et l'atmosphère terrestre sillonnée par des appareils qui en prendront définitivement possession, soit pour en faire l'étude journalière, soit pour établir sur le globe des communications qui se joueront des accidents de sa surface... Dans la distribution mystérieuse des rôles que les nations reçoivent pour l'accomplissement des destinées de l'humanité, la France a été élue pour voir sur son sol l'aurore de cette ère d'un monde nouveau. Elle ne faillira pas à ce mandat qui est dans son génie, dans son histoire, dans ses destinées. »

M. EDMOND PERRIER

Redescendons sur la terre! Si ce numéro du *Temps* lui tombe sous les yeux à Java, le grand Hæckel goûtera sans doute cette lettre d'un de ses plus brillants disciples français :

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE — Direction

Paris, le 8 septembre 1900.

» Monsieur,

» Vous me demandez de vous dire ce que je crois que deviendront dans le siècle prochain la Zoologie, la Théorie de l'Evolution et les Sciences naturelles en général. Il y aurait beaucoup à dire sur un tel sujet, et il y faudrait de longues réflexions. Si pressé que je sois en ce moment, je ne veux pas vous envoyer une réponse dilatoire et je m'excuse de vous donner une réponse au pied levé.

» Aussi bien, les traits essentiels de ce que j'ai à dire tiennent-ils en quelques lignes.

» Tout d'abord, il faut d'ores et déjà considérer la doctrine de l'évolution comme hors de cause; on doit la tenir pour définitivement établie, et plus nous pénétrons dans le mécanisme de la vie plus la démonstration se précise. Il devient même possible dans un nombre croissant de cas de déterminer la succession des causes qui ont produit chaque forme animale. A cet égard, les idées de Lamarck apparaissent de jour en jour plus fécondes. L'application de ses principes permet en quelque sorte de poser les équations différentielles générales dont Darwin n'a donné qu'une intégrale partielle.

» Lamarck a fait ce que Darwin lui-même n'a pu faire : il a introduit dans les sciences naturelles la méthode scientifique, les explications proprement dites; et c'est par là que la zoologie du vingtième siècle se distinguera de plus en plus de celle du dix-neuvième. Malgré Lamarck, malgré Darwin, malgré Hæckel lui-même, on peut dire que la zoologie dans ce siècle n'a pas réussi à sortir de la phase religieuse. J'entends par là la phase où, au lieu d'expliquer méthodiquement, on compare, on généralise, on devine, ou on se borne à *contempler*. Nos pères, jugeant le monde vivant inexplicable, avaient imaginé la *création*; ce qui coupait court à tout. Leurs fils ont imaginé que la création avait été faite selon un plan, ou courait à un but; ils ont cherché à pénétrer l'un ou l'autre, mais ils ont laissé de côté la recherche des causes des formes vivantes. Au fond, les naturalistes actuels ne sont pas arrivés encore nettement à se persuader que ces causes existent, qu'elles sont même prochaines et relativement très accessibles à notre savoir, parce qu'ils n'embrassent généralement pas la chaîne entière des faits et se laissent égarer dans leur route par cette idée sans cesse renaissante que les explications nous échappent, nous échapperont peut-être toujours, et que dès lors chacun peut coordonner les faits à sa fantaisie. Ils en arrivent ainsi à se défier de la logique elle-même. La zoologie du vingtième siècle se ralliera tout entière à la méthode qu'emploient les physiciens et les chimistes, et les formes vivantes se déduiront les unes des autres exactement comme les théorèmes de la géométrie. L'anatomie comparée, la paléontologie, l'embryogénie ne seront que des branches d'une même science, et c'est à peine si l'on songera à séparer la botanique de la zoologie.

» Tout cela servira de base à une vaste philosophie dont la sociologie et la morale ne seront que le couronnement, et qui nous fera paraître singulièrement aventurées bon nombre des propositions de la philosophie actuelle.

» Je laisse de côté les questions spéciales dont la solution est proche comme la détermination artificielle du sexe, et je m'empresse de clore cette lettre de peur d'être amené à en dire trop long.

» Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

» EDMOND PERRIER. »

Nos lecteurs méditeront, je l'espère, ces lignes avec une attention très particulière. Beaucoup moins bien partagé à cet égard que les Allemands, le grand public français a rarement l'occasion d'entendre — sur les sujets que touche la lettre de M. Edmond Perrier — l'opinion d'une personne compétente. D'ordinaire ces sujets sont traités ou plutôt maltraités dans nos revues et dans nos journaux par des théologiens ou des littérateurs lesquels ignorent absolument tout ce qu'il sierait de connaître avant de prendre la parole. — *Edmond Fazy.*

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bureau central météorologique

Lundi 15 octobre. — La dépression d'Ecosse s'est dirigée vers le sud de la Norvège et le Danemark en se creusant; elle a amené des mauvais temps sur les Iles-Britanniques et sur nos côtes de la Manche. Dans le Sud une baisse rapide a eu lieu à Nice sous l'action de la dépression des Baléares qui sévit vers le golfe de Gênes.

Le vent est fort ou très fort sur nos côtes de la Manche et de la Provence; il est faible sur le littoral de l'Océan.

Les pluies sont générales en Europe; en France on a recueilli 4 mm. d'eau au Havre, 3 à Biarritz, 2 à Belfort.

La température a baissé rapidement sur l'Europe occidentale.

On notait — 2° au puy de Dôme, — 3° au mont Mounier, — 5° au mont Ventoux et au pic du Midi.

En France, le temps va rester frais avec quelques averses dans le Nord et l'Est, et ciel nuageux ailleurs.

A Paris, hier, averses de pluie et grêle vers deux heures du soir.

Moyenne d'hier, 14 octobre, 9°8, inférieure de 1°1 à la normale.

Depuis hier midi, température maxima, 16°6; minimum de ce matin, 2°9.

A la tour Eiffel : maximum, 11°1; minimum, 4°5.

Baromètre à 7 heures du matin, 760 mm. 5, stationnaire à midi.

Situation particulière aux ports

La mer est très houleuse sur la Manche, agitée en Bretagne, grosse à Marseille.

TIRAGE FINANCIER. — Aujourd'hui a eu lieu un tirage des obligations de la ville de Paris émises en 1869 :

Le numéro 273,168 gagne 200,000 francs.

Les quatre numéros 145,260, 308,751, 483,722 et 483,568 gagnent 10,000 francs.

Les dix numéros suivants sont remboursés chacun par 1,000 francs : 680,273, 326,527, 658,877, 607,428, 28,258, 674,418, 591,187, 740,353, 596,158, 633,814.

M. LÉPINE ET LES ACCIDENTS DE TRAMWAYS. — M. Lépine, préfet de police, frappé du nombre croissant des accidents de tramways qui se produisent, a décidé d'ouvrir une enquête pour rechercher les causes auxquelles ils peuvent être attribués. Le préfet de police a remarqué déjà que ces accidents ont suivi la création de lignes nouvelles sur des points où la circulation était déjà très intense. D'autre part, il semble que les conducteurs des tramways manquent d'instruction pratique, quoiqu'ils aient toujours subi l'examen réglementaire, et quelques-uns d'entre eux ont manifesté devant l'imminence de l'accident un trouble qui les a empêchés de le prévenir.

Pour être éclairé sur cette situation, M. Lépine a demandé à M. Stier, ingénieur en chef de la préfecture de police, d'étudier à fond le fonctionnement de tous les services de tramways et de lui fournir ensuite un rapport complet.

Le préfet de police a déjà l'intention de faire établir à chaque croisement des voies très suivies des « disqueurs » qui assureront le passage des voitures et des piétons. Il est possible aussi que les compagnies soient invitées à faire effectuer les parcours dans un temps plus large; souvent, en effet, les conducteurs de tramways, arrêtés par des embarras de voiture, etc., doivent, pour rattraper le temps perdu, accélérer la marche de leur véhicule dans une proportion dangereuse pour la sécurité publique.

M. Lépine veut remédier à tous ces défauts et il espère, par les mesures qu'il prendra à la suite de l'enquête qu'il vient de prescrire, empêcher le retour des accidents de tramways.

UNE CONFÉRENCE SUR LA TEMPÉRANCE. — Mme Legrain a fait hier, dans le château de Mme H. Mallet, à Jouy-en-Josas, une conférence intéressante sur l'ennemi de la femme : l'alcool. Environ trois cents ouvrières, réunies dans l'orangerie, l'ont écoutée avec attention et l'ont vivement applaudie.

Mme Legrain a développé trois points. Elle a d'abord examiné le rôle de la jeune fille, qui est de n'épouser jamais un buveur.

Elle a examiné ensuite le rôle de la femme, qui par l'exemple, par les soins donnés à son intérieur, par le choix des aliments pour les repas, peut combattre efficacement l'alcool.

Pas d'alcool, a dit Mme Legrain, de bons biftecks. L'argent du cabaret suffira amplement à cet extra de nourriture.

Quant au rôle de la mère, il est plus essentiel encore, naturellement.

La mère, a dit Mme Legrain, doit être tempérante à l'excès, même nourrice. Le lait prend pour une grande part les qualités « offensives » des liquides absorbés par la nourrice. Riches ou pauvres, si vous voulez être certaines d'avoir un enfant robuste, ne faites boire à vos nourrices que de l'eau.

L'enfant jusqu'à onze mois ne doit prendre que du lait. Dès qu'il commence à manger, les seules boissons utiles sont le lait et l'eau.

LA MISÈRE. — Un enfant hâve et déguenillé suivait hier matin une voiture de l'agence Cook qui amenait des touristes aux Buttes-Chaumont. Tout en criant, il s'époumonnait à crier : « Vivent les Anglais ! » dans l'espoir de susciter la générosité des touristes appartenant à la nationalité britannique.

Mais, comme ces voitures sont, quand elles passent dans les quartiers pauvres, assiégées de quémandeurs de toutes sortes, la préfecture de police a chargé des agents en bourgeois d'empêcher cette mendicité intempestive. L'enfant fut donc arrêté et conduit chez M. Coston, officier de paix, à qui il déclara se nommer Edouard B..., être âgé de dix ans et habiter avec ses parents.

L'officier de paix envoya chez ceux-ci deux agents afin d'inviter les parents du jeune B... à venir le chercher au poste et à le surveiller mieux à l'avenir. Mais, devant le spectacle qu'ils eurent sous les yeux et les renseignements qu'ils obtinrent, ils n'osèrent user de sévérité envers ces pauvres gens.

Dans une chambre dénudée, le père, malade, était étendu sur un grabat. Trois petits enfants, âgés de moins de dix ans, les vêtements en loques, se tenaient accroupis les uns à côté des autres. La mère expliqua qu'elle se débattait vainement contre la misère. Son mari ne pouvant plus travailler, elle s'efforçait de pourvoir aux besoins du ménage en faisant des travaux quelconques. Mais cela rapportait peu et, sans argent pour soigner son mari, sans pain pour ses enfants, elle avait dû se résoudre à envoyer l'aîné mendier pour ses frères et sœurs.

L'un des agents ayant cru devoir faire observer à la malheureuse femme qu'elle devrait envoyer ses enfants à l'école, elle répondit qu'ils n'avaient pas de chaussures, ce dont les agents s'assurèrent, et qu'elle ne pouvait pas leur en acheter. Sur cette réponse, les agents se retirèrent.

Nous envoyons un premier secours sur les fonds de notre caisse de charité que nous devons à la générosité de nos lecteurs.

ACCIDENT A LA « LORRAINE ». — On télégraphie de New-York, le 14 octobre, à l'agence Havas que l'accident qui a retardé le transatlantique la *Lorraine* consistait en la rupture de la bielle motrice de sa machine de bâbord. Pendant 27 heures le navire a dû continuer sa route à l'aide de sa machine de tribord seule, pendant qu'on mettait en place une bielle motrice de rechange à l'autre machine. Une fois l'avarie réparée, la *Lorraine* a repris sa route à toute vitesse.

FATALE ERREUR. — On nous télégraphie d'Angers que M. et Mme B..., habitant Quincé-Brissac, ont été écrasés hier soir en gare de Brissac.

Le train de six heures quarante-sept venait de stopper; le mouvement des voyageurs s'effectuait; M. et Mme B..., se trompant, sont descendus à contre-voie. A ce moment même arrivait le train 408 venant de Poitiers.

Les deux malheureux, surpris, n'ayant même pas le temps de se rejeter contre la voiture qu'ils venaient de quitter, ont été littéralement broyés.

INFORMATIONS DIVERSES

— S'il est du devoir des parents de venir en aide à leurs enfants, il est du devoir de ceux-ci d'aider leurs parents quand l'âge ou les infirmités rendent le repos nécessaire. Ils doivent tenir compte à leurs parents des sacrifices que ceux-ci ont faits pour eux.

L'assurance de survie répond à cette obligation.

Un fils de trente ans qui veut, au cas où son père, âgé de soixante ans, lui survivrait, lui assurer le payement d'un capital de 10,000 francs devra verser une prime annuelle de 167 francs.

La Nationale-Vie tient tous les renseignements nécessaires à la disposition des intéressés, soit à son siège social à Paris, 18, rue du Quatre-Septembre, soit dans ses agences établies dans tous les arrondissements de France.

Mieux, meilleur marché. — Nous engageons vivement nos lecteurs à visiter aux Etablissements Allez frères, 1, rue Saint-Martin, l'exposition, unique à Paris, d'articles de cuisine, de ménage, d'éclairage et de chauffage pour comparer les prix et la qualité.

VARIÉTÉS

EN PAYS SCANDINAVE

Août 1900.

...Qu'on ne craigne pas de trouver ici des « Impressions de voyage », et, bien moins encore, des « Etudes de mœurs ». Se donner les airs de découvrir une contrée placée à portée de la main, aussi aisément accessible aujourd'hui que Nice ou que Venise, dont on n'aperçut que la surface, où l'on ne cherchait d'ailleurs qu'une température moins accablante, des horizons moins familiers, et, pour tout dire, qu'une façon de passer le temps, — en vérité, je ne sais pas de plus impardonnable ridicule. J'espère l'éviter dans ces notes, rédigées comme elles se présentent à mon esprit, au hasard du souvenir...

Copenhague... — Si le Danemark ne sollicite pas davantage la curiosité du touriste, la faute n'en est pas aux habitants. J'ai sous les yeux une élégante plaquette de 112 pages, ornée de nombreuses photographies. Elle est due (traduction française de M. Pierre Œsterby) à la collaboration de journalistes, savants et fonctionnaires danois. Ils n'ont rien épargné pour nous apprendre comment et à quel prix, de Paris ou de New-York, de Dax ou de Patras, on se rend à Copenhague, et surtout que le Danemark est, ou peu s'en faut, le plus beau pays du globe.

Et je sais bien que le Beauceron même ou le Pantinois en dit autant de ses plaines poudreuses ou pelées. Mais le Danois le dit avec une bonhomie robuste et une ferveur touchante, sans bravade, sans morgue et sans calcul. De la meilleure foi du monde, il dira par exemple, que « le trajet sur les chemins de fer est » *incontestablement un voyage d'agrément* », — que « sur le bateau qui traverse le Grand-» Belt on a tout loisir de se reposer *ou de prendre un salutaire exercice* ». Il ne négligera point d'annoncer — je cite toujours — que « l'approvisionnement de la viande est assuré par les abattoirs publics ». Un autre qu'un Danois écrirait-il que « *c'est presque une fête* (tant ils sont populaires), lorsque, grou-» pés sur leurs pompes lancées *à fond de train*, » les pompiers vont éteindre une maison en » feu » ?... — Cet enthousiasme fera sourire. Il n'y faut chercher pourtant que l'admiration affectueuse vouée par les Danois à « leur cher » petit pays », et je la respecte, parce que je la sais candide et sincère.

Mais je suis sincère aussi et, je le crois, assuré de ne pas céder à cette manie, involontaire même et inconsciente, de dénigrement, de rapetissement tout au moins, qui nous démange dès que nous avons franchi nos frontières. Vues de la fenêtre d'un wagon, la côte orientale du Jutland, Fionie, Seeland me paraissent assez semblables à ma vieille Saintonge, où à certains coins du Boulonnais et de la Picardie. De lentes et lourdes ondulations, — des vallons largement évasés, — des lignes molles et imprécises, — un sol maigre, contenant plus de sable que d'humus et plus d'eau que de sable, — des céréales et des arbustes pliés sous l'infatigable poussée du vent, avec cet air mélancolique et penaud des choses sans défense, — une herbe courte et drue, de saveur acidulée, que paissent des vaches attachées en ligne droite, etc. Gentil, oui; joli même, si l'on veut, et encore paisible, doux, harmonieux, serein, et surtout humide et frais, frais et humide. Mais pittoresque! Mais grandiose!... Une phrase d'un manuel de géographie m'obsède la mémoire : « On dirait qu'il vient toujours de pleuvoir. » C'est bien cela, ou plutôt on ne sait jamais s'il a cessé de pleuvoir. Comme les proverbes doivent se modifier suivant la latitude, au lieu de dire, à Seeland, que les enfants se trouvent dans les choux, on doit dire, ainsi qu'en Flandre française, qu'ils naissent sous un parapluie.

Seulement, il y a les bois et les parcs.

Ils sont, proprement, admirables. Et nombreux! En ville et hors ville. Dans un rayon de 25 kilomètres autour de Copenhague, j'en compte une dizaine : Rosenborg, Fredericksberg, Œrsteds, Sœndenmarken, Dyrehaven, Klampenborg, Frederiksdal, Frederiksborg, etc., et d'autres sans doute que j'ignore. Et quoique composés des mêmes essences, — hêtres, sapins, chênes et tilleuls, — ils ne se ressemblent point, si ce n'est par leur beauté calme et fière. Ce sont de vrais bois, demeurés proches de l'antique forêt, solennels comme il convient, émouvants autant qu'il faut, sans rien de farouche ni d'accablant, grâce à la clarté souriante des hêtres. J'y ai bien vu — une sorte de foire champêtre se tient, en juillet, à Dyrehaven — des tessons de bouteille et des saucissonnailles. Mais, à cent mètres, une harde de cerfs et de biches broutaient les jeunes pousses. J'avance. C'est à peine s'ils lèvent la tête et dressent l'oreille, et leurs yeux de velours me disent leur confiance vigilante...

Pays de braves gens.

Copenhague. — Ce n'est pas seulement la métropole, la tête, le cœur du Danemark, ce n'est pas la ville, c'est le Danemark lui-même. 420,000 habitants, sur un peu plus de 2 millions, le cinquième environ de la population. En France, nous avons Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, Nantes, Rouen, et Toulouse que j'ai failli omettre, diable! Songez pourtant à ce qu'est pour nous Paris...

Mais il faut oublier Paris et ne pas le chercher sur les bords du Sund. Il faut en outre, si l'on a lu la plaquette de nos confrères danois, remettre les choses au point. A ces conditions, Copenhague paraîtra ce qu'il est vraiment : une jolie ville, avec de jolies promenades, de jolies places et de jolis monuments. Ajoutez un air de confortable, d'élégance, de noblesse, un air courtois et discret, l'air de quelqu'un qui ne fait point parade de ses mérites ou de sa renommée, mais qui pourtant ne les ignore pas, l'air « capitale » sans doute, qui manque assurément à Lyon et à Bordeaux, à Anvers et à Hambourg. Et voilà comment il sied de décrire une ville. Car, de dire que les monuments en sont médiocres ou admirables, et pourquoi ils le sont, qu'importe à ceux qui les connaissent, — et à ceux qui ne les connaissent pas?...

J'aime à flâner par les rues. Elles sont vivantes. Je badaude aux étalages de cigares, de pâtisseries et de faïences. J'achète, sur le pavé, des cerises blanches, des groseilles doucement rosées, et je les croque au nez des messieurs graves. Je reviens sur mes pas, je m'égare, je m'attarde à regarder un gracieux visage, à suivre une souple et ferme silhouette. Tiens! Et si vous pensez que les économistes chargés d'enquêtes ou les paléographes investis de mission se gênent pour en faire autant!... Rien de tel, au reste, pour préparer à la visite du Musée Archéologique ou de l'Eglise de Marbre...

Jolies, les Danoises? Mon Dieu, le temps me manqua pour une étude sérieuse et documentée. Agréables, assurément; de l'allure, de la race, de beaux yeux et de beaux cheveux. Des cheveux blonds, cela s'entend, mais d'un blond que je ne saurais définir. Funeste indigence de la langue française! Ce n'est pas de la paille, ni du tabac, ni de l'étoupe. C'est un peu de tout cela et c'est autre chose. C'est un blond..., un blond danois, là! Et je dirais bien que les yeux sont couleur de mer. Cependant, ce n'est pas le bleu des Bretonnes ni des Irlandaises. Et puis, quand on vient d'Allemagne, où les créatures sont taillées à la serpe, et fagotées à faire chavirer le cœur, où l'art aggrave la nature, c'est une joie et un délice de retrouver des femmes qui ont du goût et savent se vêtir. Il y a de la Parisienne dans la Copenhageoise, ou, si l'on veut, de la provinciale qui habita longtemps Paris et continue de s'y faire habiller.

Le Danemark, du reste, est un pays féministe, sans déclamations et sans tapage. Des écoles mixtes, dont les élèves défilent sur les boulevards, les filles devant, les garçons derrière, tous blonds, roses et paisibles. Mixtes aussi, certains ateliers et certaines équipes. Il me semble avoir lu quelque part que les femmes jouissent de diverses prérogatives électorales. En usent-elles et pour quel usage? Tous les métiers leur sont théoriquement ouverts. Mais la sagesse naturelle de ce peuple ne s'est point laissé égarer. On ne voit que des barbes aux guichets de la poste et du téléphone. En revanche, dès qu'un train s'arrête dans une gare terminus, il est attaqué par une escouade en jupons, qui balaye, époussète, récure. Dans les chantiers et les bâtisses, des femmes gâchent le mortier, portent les poutres et les pierres. Les voilà bien, les *Vierges fortes!*...

Celles à qui l'odieuse tyrannie du mâle assure des loisirs les emploient à leur guise. Les jeunes filles se promènent, canotent, pédalent seules. Le cyclisme (rien que des jupes, par exemple) paraît les occuper et amuser beaucoup plus que les congrès et les conférences. Le matin, le soir surtout, leurs machines sillonnent les allées de Frederiksberg et le remblai de Langelinie. Elles filent, droites, sveltes, gracieuses et saines (pas les machines), bien en selle, les mains gantées au guidon, par les sentiers obscurs et sous les branches touffues. Le Sund, que la chute du soleil (la demie de neuf heures est proche et je lis commodément le journal) teinte de cuivre fluide, d'or vert et de laque orangée, s'emplit de lueurs d'améthyste et de reflets argentés. Les phares de Klampenborg, de Trekroner et de Heven s'allument. Le clignotement d'un feu lointain dénonce la côte suédoise. Mais des formes, déjà indécises, glissent, voltent, se croisent sur la route,

Et l'on entend dans l'air voler des bicyclettes...

Thorvaldsen. — Le Danemark, c'est Copenhague, et Copenhague c'est, pour beaucoup, Thorvaldsen. Il inspire tout, on l'a mis partout. Le papier, le verre, le bois, la céramique reproduisent ses œuvres. Elles se retrouvent à maint étalage, sous les espèces d'un sous-plat ou de boutons de manchettes. Mais — le bon goût a cette pudeur — son nom ne sert pas d'enseigne à quelque bar ou fabrique de pâte pectorale.

Lorsque, par un caprice inespéré de la fortune, un petit pays donna naissance à un grand artiste, un seul, mais magnifique, universellement célèbre, je trouve logique et convenable même que l'artiste emplisse le pays et l'absorbe. Imaginons Balzac né dans l'Andorre, et Wagner à Lichtenstein?... Le Danois sait parfaitement que Thorvaldsen a plus fait pour la renommée du Danemark que les rois et les ministres, les batailles et les traités, que les deux noms sont inséparables. Il lui rend donc le culte nécessaire, le regarde comme le génie tutélaire de la patrie et se réchauffe dans le rayonnement de sa gloire.

Les Danois affirment que le musée Thorvaldsen est unique au monde. Ils ont raison. Et que ce musée, conçu en un style néo-étrusque que je trouve assez fâcheux, soit non seulement un mausolée (le sculpteur y repose sous une simple dalle) mais un temple, c'est encore vrai. Il est entièrement consacré au Dieu, dont, originaux ou copies, il renferme l'œuvre totale. Œuvre gigantesque (près de 500 pièces) mais inégale. Dussé-je exaspérer les professeurs et les pontifes, je me demande si Thorvaldsen n'est pas de ceux qui se trompèrent, avec la complicité de la critique et du public, sur leurs dons naturels et leur destinée? Il s'obstina à faire de « grandes machines », persuadé qu'il faisait du grand art, et le *Jason*, le *Schiller*, le *Poniatowski*, le *Maximilien de Bavière*, le *Christ* même et ses *Douze apôtres*, si vantés, nous — ou me — laissent souverainement indifférents. Ces apôtres m'agacent, alignés comme le poste qu'on fait sortir à l'arrivée du général. C'est froid, c'est guindé, c'est pompier, c'est saint-sulpice (faites la part, n'est-ce pas, d'une certaine exagération).

J'aime mieux l'*Hébé*, le *Mercure*, le *Ganymède*, l'*Espérance*, la *Nuit*, etc., quoique j'y démêle l'inspiration trop directe et l'imitation languissante de l'antique. Ce qui me ravit, ce sont les bas-reliefs, les médaillons et les frises, les scènes familières et mythologiques, les *Saisons*, les *Amours*, tout ce que Thorvaldsen a exécuté en se jouant, par manière de délassement. Cela est délicieux, et franc, et spontané, nullement fade ni maniéré, mais joli, gai et spirituel à souhait. C'est en le regardant que je me compose une physionomie de l'artiste. Un heureux homme, *de tempérament sain et bien équilibré*, exempt de passions ou de mouvements tumultueux de l'âme, c'est-à-dire, en somme, impuissant à sentir très vivement, laborieux et habile, à l'œil juste, à la main sûre; un brave homme, calme et doux, un peu grave, mais au fond tendre, indulgent et jovial, qui a pris l'habitude du grandiose et se croit obligé de le cultiver, mais qui, ayant le goût de l'élégance et de la grâce, aimant les légendes fleuries et les symboles voluptueux, a mis la mythologie en marbre, pour son divertissement personnel et le plaisir des honnêtes gens.

...Et je ne vous empêche point de penser exactement le contraire.

Tivoli. — A l'étranger qui part pour Copenhague, le Danois parle avec respect de la famille royale, avec admiration du musée Thorvaldsen, avec amour des forêts et des lacs. Pour Tivoli, il atteint l'enthousiasme. Ce n'est cependant qu'une sorte de *Jardin de Paris*, plus vaste et plus familial. Les « attractions » y abondent : orchestres, bals, chevaux de bois, montagnes-russes, acrobates, ménagerie, tir, etc. Mais je n'ai rien vu là que d'ordinaire. Ah! si, pourtant! Une chose inouïe, invraisemblable : j'ai vu des Danois courir. Et je devrais dire : se précipiter, car il n'y a pas d'autre terme pour rendre le mouvement de cette foule, de mœurs douces, au reste, et de bonne compagnie, qui dévalait la pente d'un talus, à seule fin — les gymnastes ayant achevé leurs exercices — de ne pas manquer l'entrée en scène du Pierrot populaire.

Les théâtres fermés, je me suis rabattu sur la Scala. On y montre les clowns anglais, les mandolinistes espagnols, les équilibristes allemandes, pour qui le globe est trop petit. Une chanteuse hambourgeoise y joue les « gommeuses », avec entrain d'ailleurs, avec la gaieté d'une bonne fille grasse et rubiconde, qui en donne aux spectateurs pour leur argent. C'est toujours drôle. Mais c'était bien plus drôle à Salamanque, où j'ai vu le même rôle tenu, les mêmes chapeaux portés, par une négresse. Ici, le programme se corse d'une séance de cinématographe. Au rythme saccadé et sautillant de la *Marche danoise*, interminablement reprise, se succèdent des clichés politico-nautiques. La *Valkyrie* évolue, la famille royale embarque, débarque, se rembarque, etc. Accueil respectueux, mais discret et qui étonne toujours un Français. Seule, l'apparition du prince Valdemar fait s'enfler les bravos (il semble fort aimé et c'est la sienne qu'on aperçoit le plus souvent parmi les photographies). Puis, vient la revue passée à Longchamps en l'honneur des marins russes. Silence courtois. Puis, le départ des soldats allemands pour la Chine. Le kaiser surgit, passe sur le front des troupes, salue. Silence... Et, tout de même, cela me surprend encore. Non pas que le public ne manifeste point (Ah! c'est à ce moment que je me sens loin de la France!), mais qu'on le convie à des souvenirs pénibles. S'il en souffre pourtant, le Danois ne rougit pas de son passé, ne cherche pas à le voiler. Au château de Frederiksborg, les victoires de 1849-50 alternent avec les revers de 1864, les portraits des vaincus de Flensbourg et d'Alsen avec ceux des vainqueurs de Düppel. Et c'est peut-être cela le vrai courage et le vrai patriotisme?...

Aussi bien ce public est-il venu ici moins pour voir et pour entendre que pour manger. En Danemark (en Suède et Norvège pareillement, et déjà en Allemagne), les jardins-publics, cafés-concerts et théâtres, comme les salles d'attente des gares, sont avant tout des restaurants.

Ce qu'un Scandinave peut manger est inimaginable. Je veux dire : ce qui est mis à la disposition de son appétit. Jugez-en. De huit à dix heures du matin, premier ou petit déjeuner (dano-norvégien : *smœrbrœd*, tartine; suédois : *frukost*), de dix à deux heures, déjeuner; — de deux à huit heures, dîner; — après huit heures, souper. J'avoue ma sympathie pour le *frukost*. En voici le menu... abrégé : œufs à la coque, jambon, langue, bœuf fumé, veau froid, anchois, crevettes, harengs, saumon mariné, saumon fumé, saumon à la gelée (remarquable!), beurre, fromage, thé, café, lait, etc. Ceci est, plus précisément, le *frukost* des buffets et des bateaux à vapeur, encore agrémenté de volailles, salades, etc. Les plats sont rangés sur la table. Armé d'une assiette et d'une fourchette, le client tourne, flaire et pique à sa convenance. Au café et au théâtre, on se contente d'un vaste plateau et de cinq ou six mets. Le prix de ce léger « tue-ver » est de 1 krœne (1 fr. 40) à l'*Hôtel Continental*, l'un des meilleurs de Stockholm, où je me permets d'adresser ceux à qui ne suffisent pas la peinture et l'eau fraîche (oui, monsieur, oui; c'est une réclame grassement payée). Ils y tâteront du *Tourne-dos-Loubet*, combinaison assez estimable, où le céleri se corrige de truffes. Voilà la gloire! Si je deviens chef d'Etat ou homme célèbre, je préférerais, — avis à la postérité, — que mon nom servît à des coulis d'écrevisses ou des ballotines de canard, plutôt que ma tête à des fourneaux de pipe.

On insinuera que je m'attache étrangement à des détails matériels. Je laisse dire et soutiens qu'en voyage, malgré le Niagara, le Vésuve, le Louvre ou le Prado, les repas comptent parmi les divertissements et les occupations de la journée. Or, il n'y a qu'un Louvre et qu'un Vésuve. Mais il y a beaucoup de déceptions. Alors, le Tourne-dos Loubet devient un dédommagement, une consolation, une joie!...

Gardez-vous de croire enfin que l'affaire soit négligeable. Lorsqu'un Suédois, un Allemand ou un Russe, arrivés à notre buffet de Jeumont, n'y trouvent que viandasses sanguinolentes et bière où la nicotine le dispute à l'essence de buis (à quoi pensent donc les inspecteurs de la Compagnie du Nord?), lorsqu'il leur faut avaler en hâte ces ragougnasses, ils font une moue qui signifie clairement : « Mauvais début!... », et, peut-être : « C'est ça, la France?... »

CAMILLE VERGNIOL.

TRIBUNAUX

La « Boule de neige ». — Le « Comptoir des bons de commerce » adresse à ses clients la circulaire suivante :

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous informer que nous cessons notre rôle d'intermédiaire et que nous ne nous chargeons plus de la vente des titres de « Boule de neige » qui nous avaient été confiés par les fournisseurs.

En conséquence, nous venons de rendre aux commerçants les livres et tickets qu'ils nous avaient remis aux fins de vente, et c'est à eux que vous voudrez bien vous adresser dorénavant pour tout ce qui concerne la négociation de ces titres.

Il est bien entendu que rien n'est modifié par ce fait aux conventions inscrites sur les titres et que, notamment, les titulaires qui ont un ou plusieurs coupons détachés conservent les droits acquis aux libérations conditionnelles, ainsi qu'il en est fait mention sur ces titres.

Cette lettre-circulaire a été envoyée à la suite du jugement suivant rendu par M. Aymé, juge de paix du 8e arrondissement, sur une contestation qui s'était élevée entre un bottier, M. J..., demeurant à Paris, et les époux d'A..., de Versailles, réclamant à celui-ci la restitution d'une somme de 21 francs par eux versés pour un achat effectué d'après le mécanisme des opérations de la Boule de Neige :

Le tribunal,

Attendu que l'action des époux d'A... a pour but la restitution d'une somme de 21 francs;

Attendu qu'à l'appui de leur prétention ils soutiennent que le versement effectué par eux entre les mains de J... est sans cause, contraire à la morale et à l'ordre public;

Attendu qu'avant d'apprécier le bien ou mal fondé de la prétention des époux d'A..., il y a lieu d'examiner le mécanisme de la combinaison connue sous le nom de la « Boule de neige »;

Attendu que cette combinaison consiste à offrir à toute personne, sous certaines conditions à réaliser, le moyen de se procurer une marchandise convenue sans bourse délier ou moyennant un prix infime;

Qu'à cet effet il lui est délivré, contre le versement d'une somme déterminée, un titre auquel se trouvent attachés trois coupons dont il doit opérer la vente à un prix qui le fait rentrer dans son premier débours; que chacun des trois acheteurs doit à son tour faire l'acquisition, du négociant d'un titre semblable à celui qui avait été vendu à son cédant en lui versant une somme égale à celle donnée par ce dernier; que ce n'est qu'à partir de ce versement que le premier acquéreur est en droit de réclamer la livraison de l'objet promis;

Que les trois porteurs des tickets, dits d'acquisition, pour bénéficier des mêmes avantages et obtenir la livraison de la marchandise sont tenus également de trouver chacun à leur tour trois autres acheteurs faisant les mêmes versements au négociant et ainsi de suite à l'infini;

Attendu enfin qu'il est stipulé que la combinaison devra être réalisée dans un délai déterminé sous peine d'annulation des coupons non utilisés;

Attendu que l'opération ainsi présentée assure au négociant des versements continus et progressifs, le souscripteur courant tous les risques d'une réalisation problématique;

Qu'il se trouve en effet soit à la merci de la bonne foi du négociant qui peut nier l'encaissement des coupons d'acquisition, soit de la négligence d'un de ses sous-acheteurs qui n'effectue pas son versement au négociant;

Qu'il est donc probable que dans la plupart des cas ce dernier aura encaissé des sommes considérables sans être tenu à aucune livraison de marchandise;

Que dans le cas de livraison il y a ceci de frappant que le négociant recevrait pour l'objet vendu une somme supérieure à son prix d'estimation;

Qu'en effet, dans l'espèce actuelle, J... aurait reçu, avant de livrer la paire de bottines estimée par lui 45 francs, la somme de 84 francs, savoir : 21 francs des époux d'A..., et trois fois 21 francs de chacun des trois sous-acheteurs;

Attendu que dans les contrats synallagmatiques l'obligation que contracte chacune des parties a sa cause dans l'obligation de l'autre; que dans la combinaison dite de la Boule de neige il y a un engagement ferme de la part du souscripteur, alors qu'il n'y a qu'une apparence d'obligation de la part du négociant, celui-ci courant toutes les chances d'une non-réalisation des conditions par lui stipulées et ayant même la faculté, par ses agissements, de faire échouer la combinaison sans être tenu, dans ce cas, à la restitution des sommes par lui encaissées;

Attendu, en outre, que de pareilles combinaisons dont le but est de faire naître l'espérance d'un gain dans la plupart des cas chimériques, constituent un véritable danger pour l'épargne et sont contraires à la moralité des opérations commerciales;

Qu'il y a donc lieu d'annuler ledit contrat et d'ordonner la restitution de la somme versée;

Par ces motifs, etc.

NÉCROLOGIE

Conformément à la volonté exprimée par M. le comte de Juigné, il n'y aura pas de service à Paris et il ne sera pas envoyé de billets d'invitation pour les obsèques, qui auront lieu à Juigné-sur-Sarthe, le mercredi 17 octobre, à onze heures et demie.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Les Comprimés de Vichy-Etat sont très utiles pour les chasseurs, à qui ils permettent d'emporter, sous un petit volume, une provision d'eau alcaline gazeuse contenant les principes des sels Vichy-Etat. Exiger la marque Vichy-Etat. Il suffit de 3 à 5 comprimés pour un verre d'eau.

SYMPTOMES D'AUTOMNE.

Déjà les feuilles tombent, le temps fraîchit, les terrasses des cafés se dégarnissent et les consommations toniques ont remplacé les boissons rafraîchissantes ou apéritives qui ne peuvent être prises qu'étendues d'eau. Il en est, tel le « Dubonnet », qui possèdent ce double avantage de pouvoir être additionnées d'eau ou absorbées pures sans que leurs qualités apéritives et toniques soient en rien modifiées.

BULLETIN COMMERCIAL

DÉPÊCHES COMMERCIALES

La Villette, 15 octobre. — Bestiaux. — Vente meilleure sur le gros bétail, bonne sur les veaux, calme sur les moutons, mauvaise sur les porcs.

Espèces	Amenés.	Vendus.	1re qté.	2e qté.	3e qté.	Prix extrêmes viande nette		Prix extrêmes poids vif	
Bœufs.	3.701	3.565	1 40	1 14	» 80	» 75 à	1 46	» 56 à	» 96
Vaches	1.115	1.046	1 34	1 02	» 75	» 70	1 40	» 52	» 90
Taurx.	303	292	1 12	» 85	» 66	» 62	1 16	» 38	» 82
Veaux.	1.488	1.439	1 90	1 60	1 40	1 35	1 96	» 98	1 50
Moutons	23.854	19.098	1 80	1 56	1 33	1 28	1 90	» 92	1 46
Porcs..	4.631	4.265	1 40	1 36	1 32	1 28	1 44	» 74	» 98

Peaux de mouton selon laine............ 1 50 à 3 50

65 vaches laitières vendues de 315 à 625 francs

Arrivages : 330 moutons africains

Entrées au sanatorium le 12 octobre : 437 moutons allemands, 440 autrichiens.

Réserve aux abattoirs, le 14 oct. : 651 bœufs, 294 veaux, 2,755 moutons.

Entrées depuis le dernier marché : 277 bœufs, 1,254 veaux, 6,883 moutons, 438 porcs.

SIMPLE AVIS AUX SOURDS

Pendant toute la durée de l'Exposition, l'Institut National de la Surdité, 7, rue de Londres, à Paris, donnera les consultations *chaque matin* de 9 heures à midi (excepté les dimanches et fêtes), et, dans l'après-midi, tous les jeudis et les samedis, de 3 heures à 5 heures. Par la correspondance, les consultations sont toujours *gratuites*, et il suffit d'exposer, par une simple lettre, l'origine de la Surdité et ses manifestations.

PLUS DE DIABETE EN 10 JOURS suppression de la soif et du sucre par les Pilules de GLYCOCIDE Guérison Certaine préparées par J. BOUILLOT, pharmn 1re Classe. Médaille d'Or. Dépôt Général et Renseignements gratuits contre 0f 15c. rue Laffitte, 13, PARIS.

BYRRH étendu d'Eau de Seltz avec du Sirop de Citron Rafraîchit sans débiliter.

FEUILLETON DU *Temps* DU 16 OCTOBRE 1900

LA MUSIQUE

Concert de musique russe au Trocadéro. — Le kappellmeister Winogradsky. — L'école moderne de musique russe. — Les projets de nos chefs d'orchestre.

Musique russe, c'est, je crois, la dernière musique étrangère de cette Exposition. Elle fut exécutée par l'orchestre des concerts Lamoureux, que dirigeait M. Winogradsky, kapellmeister de Kiev. M. Winogradsky est déjà connu à Paris : il tint naguère le bâton dans la salle d'Harcourt et dans celle du Châtelet. C'est un chef d'orchestre tout à fait extraordinaire, on ne peut imaginer une mimique plus variée, plus abondante, plus exubérante, plus forcenée que la sienne. A vrai dire, il joue une pantomime; il exprime par ses attitudes, ses gestes et ses airs de visage tous les sentiments et les passions contenus dans la musique qu'il interprète. Dans les scherzos, il est léger, il prend des poses élégantes, il a des mouvements prestes et menus, et sa baguette de mesure paraît voltiger à petits coups d'ailes. Dans les andantes, il est élégiaque, son front s'incline et la baguette trace dans l'air des courbes lentes et mélancoliques. Mais il devient formidable dans les *tutti*; sa tête, ses bras, ses pieds, tout son corps s'agite furieusement; du poing, il déchaîne les trombones; d'un index menaçant il contient les timbales; il impose le silence par un grand geste circulaire qui semble un coup de faux. Cependant il arpente l'estrade dans tous les sens, il court dire ici un mot aux seconds violons et, se retournant brusquement, va là bas faire un signe aux petites flûtes. Il se dresse sur la pointe des pieds, s'accroupit, se relève; on dirait alternativement qu'il s'escrime de l'épée, qu'il fend du bois, qu'il pétrit du pain ou scie des pierres de taille. C'est un spectacle prodigieux; et le contraste d'une telle gesticulation avec la correction ordinaire de la plupart de nos chefs d'orchestre, comme avec la raideur impérieuse d'un Weingartner ou la force tranquille d'un Richter inspire d'abord de la stupeur et presque de l'hilarité. Mais on s'habitue à tout; et, la première surprise passée, on s'aperçoit que cet homme frénétique et tumultueux possède sur ses musiciens une action très sûre et très puissante; qu'il obtient d'eux une exécution précise, colorée et chaleureuse, de la délicatesse et de la fougue, de la grâce et de la passion. Et l'on ne peut s'empêcher de songer que l'un au moins de nos kappellmeister, et le plus officiel de tous, ne s'interdit point du tout d'illustrer la musique qu'il dirige d'une mimique discrètement expressive, qu'il l'accompagne de toute une chorégraphie abdominale et dorsale du plus réjouissant effet mais, que chez lui ces grâces plastiques ne sont d'aucune utilité, qu'elles ne donnent à son interprétation ni sensibilité, ni vigueur, qu'il fait tout cela pour rien, pour le plaisir, pour le plaisir des spectateurs. Et l'on se sent alors plein d'indulgence pour la gesticulation efficace de M. Winogradsky.

M. Winogradsky nous a fait entendre deux symphonies, l'une de Tschaïkovsky, l'autre d'un jeune compositeur qui se nomme Wassili Kalinnikov, des fragments d'un opéra de Glinka, un poème symphonique de Moussorgsky, de petits morceaux de MM. Napravnik et César Cui. Et c'est tout. C'est peu, ce n'est pas assez. La musique russe est la plus riche et la plus féconde aujourd'hui de toutes les musiques étrangères; elle est féconde et riche à ce point qu'il serait, je pense, impossible de la résumer de façon satisfaisante au moyen d'une séance unique : en 1889, si j'ai bonne mémoire, elle en avait occupé trois, et trois séances fort remplies. Il est vrai qu'on nous en avait alors voulu offrir une idée d'ensemble : et c'est bien en effet à ce moment-là que nous avons appris à discerner les traits essentiels de l'école véritablement nationale qui succédait à l'école plus qu'à demi-germanique dont les chefs avaient été Rubinstein et Tchaïkovsky. On nous avait révélé les œuvres les plus caractéristiques des musiciens nouveaux; si notre connaissance de l'art moderne de la Russie n'était pas encore complète, du moins nous en savions assez pour suivre son évolution; comprendre ses tendances et son esprit. Cette année, un seul concert nous est donné; et le programme en est rédigé de surprenante manière. Organiser en temps d'exposition un concert russe, et n'y faire aucune place aux compositeurs qui, par la saveur de leur inspiration à la fois orientale et slave, par la grâce hardie et subtile de leur harmonie, par l'éclat singulier de leur instrumentation, représentent le plus brillamment leur pays, et ont réussi à le doter d'une personnalité musicale; oublier d'y faire figurer Borodine, Balakirev, M. Glazounov et M. Rimsky Korsakof, voilà une étrange méthode, et d'étranges omissions. Quelles raisons ont bien pu incliner M. Winogradsky à nous soumettre une image aussi incomplète de la musique de sa patrie? On ne l'aperçoit pas clairement; peut-être cependant une petite note inscrite au programme, et dans laquelle on nous enseigne que M. Kalinnikov, Moscovite, « ne fait point partie de l'école dont Saint-Pétersbourg est le centre », nous apporte là-dessus quelque clarté. Serait-il en Russie deux écoles rivales, celle du Nord et celle du Midi? M. Winogradsky, kappellmeister de Kiev, aurait-il de l'éloignement pour la première, et garderait-il pour la seconde ses préférences et sa sollicitude?

Des divers morceaux qu'il exécuta, peu offrirent un vif intérêt. Les fragments de Glinka, tirés de l'opéra *Rousslan et Ludmilla*, sont d'un prix assez médiocre. Au reste, on conçoit aisément que Glinka, ancêtre de la musique russe, demeure vénérable à ses compatriotes; mais cette vénération ne peut guère s'étendre hors des frontières nationales : elle n'est pas un article d'exportation. La *Ballade* pour violon de M. César Cui, qui fut interprétée à merveille par M. Sechiari, est une œuvre facile et non sans agrément, mais aussi d'une banalité parfaite. M. Cui est le seul représentant de « l'école moderne de Saint-Pétersbourg » qui ait été admis à figurer au programme de ce concert; critique et théoricien ingénieux, il est en même temps un compositeur remarquablement dénué d'originalité; serait-ce à ce défaut même qu'il aurait dû la faveur d'être choisi? M. Napravnik, dont on nous fit entendre une *Mélancolie* pour instruments à cordes, n'a pas moins de banalité que M. César Cui. La symphonie en *ré* majeur de Tchaïkovsky est la troisième que ce musicien fécond ait produite. Comme les autres, elle est écrite avec correction et conduite avec sagesse; les idées ne manquent pas de grâce, mais de force et de substance : Tchaïkovsky, qui fut un compositeur souvent charmant de *lieder* et de courtes pièces pour le piano, n'eut jamais de pensées assez puissantes, assez pleines de vie et de sens pour soutenir un morceau considérable. Et, par malheur, il a tout justement la prédilection la plus déplacée pour les morceaux qui n'ont pas de fin. De ses petites idées, aimables et faibles, il tire des développements à perte de vue; et, comme elles n'ont point par elles-mêmes assez d'étoffe pour suffire à de telles ambitions, il use l'un après l'autre de tous les procédés d'école; des variations inutiles succèdent à des fugues superflues, et des reprises plus vaines encore doublent la longueur du temps et de l'ennui. Rien d'imprévu, rien de vif, rien de fort ne vous vient jamais ranimer, et l'on s'endort peu à peu au bruit de ce bavardage élégant, monotone et sans merci. La symphonie en *sol* mineur de M. Kalinnikov est plus intéressante. Les trois premières parties ne sont pas les meilleures; la structure en est lâche et la composition n'en est pas véritablement symphonique : ce sont des romances ou des intermèdes plutôt que des morceaux de symphonie. Pourtant, l'inspiration mélodique a de la saveur; le début de l'andante, en particulier, un chant de hautbois qu'accompagnent, avec les violons, deux notes aiguës de harpe indéfiniment répétées, est d'une couleur charmante. C'est grand dommage que le développement en soit si léger et si insignifiant : un développement de « feuillet d'album ». La dernière partie, le finale, plus vaste et plus complexe, plus fermement et plus symphoniquement construite, contient des passages excellents; la conclusion, en particulier, a un mouvement et une vigueur peu communs. M. Kalinnikov est, paraît-il, encore très jeune : les qualités de ce finale sont faites pour donner bon espoir en son avenir. Moussorgsky, enfin, de qui M. Winogradsky dirigea un poème symphonique qui s'intitule : *Une nuit sur le mont Chauve à Kiev*, est un des plus dignes d'attention parmi les artistes russes. Mort depuis une vingtaine d'années, il a laissé, entre autres partitions, un drame lyrique, *Boris Godounov*, où se rencontrent des scènes fort belles : la partie chorale, en particulier, est tout entière admirable; rarement on exprima avec pareille intensité le mouvement et le tumulte des masses populaires; si l'on met à part les *Maîtres chanteurs*, je ne sais guère d'ouvrages où la foule soit montrée de façon aussi saisissante. *Une nuit sur le mont Chauve* est fort loin de valoir *Boris Godounof*. Vous me dispenserez de vous donner en détail l'argument de ce poème symphonique; il vous suffira sans doute de savoir que c'est la peinture musicale d'une nuit du sabbat. On y trouve des ressouvenirs de Berlioz et des ressouvenirs de Liszt, une composition assez incohérente, un orchestre robuste, coloré, éclatant, parfois grossier; une grande force de mouvement et de vie, force brutale, mais incontestable. En somme, malgré ses défauts et ses inégalités, malgré son romantisme superficiel et suranné, c'est l'œuvre d'un musicien puissant, sinon délicat... Tel fut l'unique concert de musique russe de l'Exposition.

La saison musicale s'achève au Trocadéro; elle va recommencer au Châtelet, au Conservatoire, au Nouveau-Théâtre. Que nous réserve-t-elle? Quelles joies nous ménagent nos chefs d'orchestre? On ignore encore les projets de M. Colonne; le Conservatoire, fidèle à ses traditions, n'a sans doute point de projets du tout. Mais on connaît les projets de M. Chevillard : il nous promet le troisième acte de *Siegfried*, le troisième du *Crépuscule*, le *Rheingold* tout entier. C'est grand dommage que ce jeune chef, comparable aux meilleurs kappellmeister allemands, consacre tous ses talents et tous ses soins à faire entendre au concert des œuvres qui ne sont point faites pour le concert. Je sais bien qu'on allègue la nécessité de faire recette; que Wagner seul, dit-on, remplit les salles d'auditeurs et les caisses d'écus. Mais aussi je ne prétends point interdire à nos associations symphoniques de jouer les œuvres de Wagner. Je voudrais seulement que leur unique ambition ne fût pas celle-là, et que, parmi les desseins qu'elles affichent sur les murs et sur les colonnes Morris, on trouvât quelquefois celui d'interpréter des symphonies : ce qui est leur destination et leur raison d'être. Que nos chefs d'orchestre ne nous contraignent pas, lorsque nous voudrons entendre au concert autre chose que des fragments de drames lyriques, de faire le voyage de Nancy, où M. Guy-Ropartz, en ses concerts du Conservatoire, fera entendre cette année successivement les principales symphonies françaises.

PIERRE LALO.